Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 30

Artikel: Rosa
Autor: Mex, Alphonse
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222669

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEUNE PAYSANNE

TIENS ! c'est une jeune fille ! A distance, la confusion est compréhensible ; vue de dos, à peine la distingue-t-on d'un jeune homme. Elle n'a pas d'échasses pour chaussure, de bas ajourés ou couleur chair, de corsage échancré jusqu'au milieu de la poitrine, de chapeau-capote. Un béret semblable à celui des chasseurs alpins est planté crânement sur sa tête, un peu en arrière, emprisonnant les cheveux coupés à la garçonne, laissant émerger deux boucles noires, en accroche-cœur, vers les oreilles ; ce qui, ajouté au teint frais et éclatant de pomme d'api, aux yeux candides et à la lèvre souriante, enlève toute hésitation dans la détermination du sexe.

La robe, on ne la distingue guère, parce que cachée sous un tablier enveloppant, à peine cintré à la taille; on ne perçoit qu'un bord de jupe à la hauteur des jarrets. D'épaisses guêtres brunes avec leur lignée de boutons, des guêtres de laboureur, lui montent aux genoux, et ses lourds souliers campagnards sont capables d'écraser les mottes de terre, de braver le fumier et la boue, et de se moquer des cailloux. Sous cet équipement pittoresque, un air de santé, de jeunesse en fleur et cette fierté naturelle, cette noblesse rustique, qui naissait de la vie au grand air et du libre travail des champs.

Elle a dix-sept ans, ayant « communié » l'an passé ; la taille haute, un peu gauche, comme embarrassée d'elle-même ; en pleine croissance, et qui promet une stature au-dessus de la moyenne ; la démarche dégingandée, avec le pas allongé des montagnards et le pas nonchalant et alourdi des paysans, que la terre semble retenir et qui s'y appuie d'autant plus fortement qu'il veut montrer qu'il en est le possesseur.

Quelle autre allure pourrait-elle avoir, puisqu'elle laboure ? Sur un champ couvert de fumier, où elle risque de glisser à chaque pas, son pied ne doit-il pas s'appliquer largement, fermement, au rythme de l'attelage qu'elle encourage de la voix plus que du fouet ? — « Allons, Marquis ! hue, Grise ! Encore quelques tours et la journée sera finie ! »

Aux courts arrêts, elle les caresse de petites tapes sur le cou, leur passe la main sur le museau qui quête un morceau de pain :

« Je n'en ai plus, dit-elle. Ce soir, vous aurez double ration d'avoine... Et une litière fraîche, épaisse !... »

J'apprends que Marquis, le gaucher, un bai d'âge mûr, est aveugle, et que Grise, sa cadette, son Antigone, a la tentation, chaque fois qu'elle arrive sur le chemin, au bout du sillon, de prendre la direction de la crèche.

Les rênes sont superflues ; elles sont accrochées à la charrue ; le fouet s'y dresse en épouvantail et elle s'en sert pour s'exercer à le faire claquer plus que pour stimuler l'attelage ; elle le manie avec de petits gestes brefs, en cintrant un peu les reins, et en obtient des claquements secs comme celui d'une capsule de pistolet.

C'est ravissant, et je ne puis me rassasier de la suivre des yeux pendant un tour complet. Elle abaisse un soc et relève l'autre d'un bras sûr et avec l'aisance d'un maître laboureur ; elle ne manque ni une entrée ni une sortie, ce qui n'est pas facile, le chemin étant en contre-bas du champ, et les sillons sont réguliers comme les lignes de la portée. La terre soulevée fait-elle mine de résister au versoir, de revenir à sa première position, d'un coup de pied nerveux, bien appliqué, à plat, elle la couche à sa place.

Ah ! la belle jeunesse, la brave fille, qui exerce ainsi son droit d'aînesse pendant que le frère est encore sur les bancs de l'école, et comme le père, qui pioche là-bas, au bout du champ, doit en être fier ! Elle ne se moque pas mal qu'on dise d'elle : C'est un garçon manqué ! Elle monte à cheval comme les Amazones de la Thrace, mais elle ne fume pas la cigaarette ; elle conduit un attelage comme le meilleur cocher, mais ne conduit ni la mode ni la danse ; elle laboure, fauche et moissonne, cuit, porte à manger aux porcs, mais ignore les *five-o'clock* et les *garden-party ;* elle boit du lait et du cidre, se couche tôt, se lève tôt, remplit bien ses journées, et aime de tout son cœur la bonne terre qui nous nourrit et le bon Dieu qui l'a créée.

Et elle porte le beau nom de Marie.

M. Gaillard.

Logique enfantine. — Henri, si je coupe un bifteck en deux, qu'est-ce que j'obtiens ?
— Deux moitiés, je pense.
— En effet, et si je poursuis la même opération, j'obtiens des quarts, et ensuite ?
— Des huitièmes.
— Et puis ?
— Des seizièmes.
— Et encore ?
— Des trente-deuxièmes.
— Ensuite ?
— Ensuite ? eh bien, je pense que vous obtenez un joli hachis de bœuf !

Explication réconfortante. — Chez un petit marchand de comestibles : — Tiens, ce homard n'est pas plus grand que les autres, il est marqué deux francs plus cher.
Le marchand, du ton le plus naturel :
— C'est que celui-là est frais, madame.

A PROPOS DE L'OURS DE BAULMES

LE petit récit du *Conteur* a évoqué l'un de ces souvenirs d'enfance qui se trouvent souvent éloignés de nos pensées, mais sans cesse prêts à surgir d'un passé toujours cher !

Toutefois, l'ours dont je viens rappeler la mémoire fut bien loin de ressembler à celui de Baulmes ainsi que vont le prouver ces lignes :

Un jour, courut dans le village une effrayante nouvelle ! Sur les bords du lac de Neuchâtel un homme avait vu un ours énorme se reposant des fatigues d'un long voyage puisqu'il n'avait pu arriver de son royaume, la montagne, qu'après des heures de marche.

Les autorités s'assemblèrent sur le champ et décrètèrent irrévocablement la mort de la dangereuse bête ; le plus haut gradé, ancien caporal, fut chargé de conduire les hommes valides de la localité et de commander le feu, un feu terrible, capable de tuer tous les ours et en premier lieu celui qui prenait pour son usage personnel, les rives sacrées du lac !

— A l'ours ! à l'ours ! criaient les hommes armés et pris d'une émotion assez intense pour faire dévier tous les coups de carabine !

— A l'ours ! à l'ours ! Mirez bien ! clamait le caporal ; nos vies en dépendent ! à l'ours, à l'ours !

Enfin les armes s'abaissent : tous les regards s'arrêtent, là-bas sur la bête qui n'a pas bronché sous le plomb meurtrier ! Non sans grandes précautions, la bête pouvant n'être que blessée, un peloton s'avance de quelques pas : deux hommes, plus crânes que les autres, hasardent leurs vies et, avec précaution, l'arme rechargée s'approchent encore un peu, le regard rivé sur le cadavre de l'ours !...

L'un des hommes crie :

— Ce n'est pas l'ours !

L'autre ajoute :

— C'est la pierre ! la grosse pierre d'où, gamins, nous sautions dans le lac !

Les pères d'aujourd'hui avaient oublié les baigneurs d'autrefois !

Plus tard, la pierre fut transformée en bassin de fontaine, mais plus souvent qu'ils ne l'eussent souhaité, les hommes de notre village, ont dû entendre les cris moqueurs de: « à l'ours! à l'ours! »

C. R.

ROSA

C'ETAIT en 1909, à l'école de sous-officiers de la première division en caserne de la Pontaise. Dans cette famille que constitue la « chambrée », il y avait, comme toujours, des enfants sages et des enfants terribles. Les élèves caporaux de la C. 31 ne s'ennuyaient pas. Ceux qui furent de la « classe » n'ont pas oublié le cirque et la ménagerie, les fantaisies de Duboule et la fameuse lanterne magique de Summermatter.

Le carabinier Mellon, dont la lèvre supérieure s'enorgueillissait d'une précoce moustache noire, avait déjà des vélléités matrimoniales. Il aimait toutes les femmes, sans exception et, ce qui est pis, il s'imaginait être payé de retour. Pendant ses vingt et un jours, Mellon eut des amourettes innombrables et passagères, mais il lui arriva, à la fin, une aventure assez drôle à laquelle ses camarades ne furent pas étrangers et qui mérite d'être contée.

Trois inséparables amis mangeaient, un soir, les traditionnelles « frites » au restaurant de la Violette. L'un d'eux, qui parcourait la *Feuille d'Avis de Lausanne,* s'écria tout à coup joyeusement :

— J'ai trouvé une distraction !

— Laquelle ? demandèrent en riant ses compagnons.

Et le premier lut :

« Mariage !... Jeune fille charmante et bien « élevée, désire faire la connaissance d'un jeune « homme posé, en vue de promenades. Ecrire « sous « Rosa », au bureau du journal. »

— En fait de distraction, il y a plus mal ! fit l'un.

— Alors... on répond ? proposa le second.

L'on répondit.

Ce fut, en effet, une heure de récréation qui suivit pour nos soldats. Fruit de la collaboration féconde des trois copains, la lettre à Rosa, si elle ne pouvait passer pour un modèle du genre, était cependant fort bien tournée. C'était la lettre d'amour d'un exilé aux Plaines du Loup désireux de se retremper, après l'exercice, dans la douce atmosphère du monde. Le cœur et l'imagination aidant, l'on arriva au bout sans beaucoup de peine, mais, ce fut au moment de signer que l'affaire se présenta sous un jour nouveau du plus comique effet. Les farceurs indiquèrent le nom du carabinier Mellon, leur camarade de chambre.

— C'est le « marchand d'amour » de la section qui va faire une tête quand Rosa lui donnera rendez-vous ! opina le pseudo Mellon en paraphant son épître.

La soirée s'acheva gaîment et, le lendemain, à la diane, la classe reprit son labeur quotidien.

Rien ne transpira, mais les auteurs de la farce s'arrangèrent pour se trouver sans cesse aux côtés de leur victime, surtout pendant la distribution du courrier. Ils sauvouraient par avance le plaisir que leur réservait la lettre de Mademoiselle Rosa, la belle inconnue.

Tout se passa selon les prévisions.

Deux jours d'attente s'écoulèrent et la réponse tant espérée vint. Lorsque, au réfectoire, l'ordonnance postale appela le carabinier Mellon, les trois conspirateurs étaient aux aguets. Mellon retourna deux ou trois fois l'enveloppe entre ses doigts en regardant l'écriture, puis il l'ouvrit et se mit à lire. Une expression de stupeur ne tarda pas à se peindre sur son visage qui finit, toutefois, par s'éclairer d'un sourire indéfinissable. Le futur sous-off, sans dire un mot, mit la lettre dans sa poche et mangea sa soupe en rêvant.

— As-tu reçu de mauvaises nouvelles, tu sembles tout triste ? questionna l'un des mystificateurs.

— Pas précisément ! répondit Mellon avec un visible embarras.

Le même soir, après la déconsignation, Mellon, rasé de frais et parfumé à l'eau de Cologne, descendit la route qui mène à Beaulieu. Malgré sa hâte, il se vit bientôt rejoint par le trio encombrant.

— Mellon, viens prendre un bock avec nous !

lui disaient-ils. Mais lui, gêné, cherchait des échappatoires. De guerre lasse, il dut avouer qu'il allait à un rendez-vous d'amour ! Alors, on le laissa en paix.

C'est ainsi que le galant carabinier fit la connaissance de Rosa qui l'attendait sur la place de Beaulieu. Rosa était charmante, paraît-il. C'est du moins ce que constatèrent, à quelque distance, les trois loustics qui avaient tenu à s'en rendre compte de visu.

— Diable, conclut à ce moment-là celui qui avait écrit la lettre, si j'avais su, j'aurais bien signé pour mon compte !

— Et moi donc ! ajoutèrent ses deux camarades en poussant des soupirs de regret.

Ils avaient fait le bonheur de Mellon en voulant lui jouer un tour.

Le dernier jour de l'école, l'heureux carabinier eut l'excellente idée d'offrir un verre à ses amis à l'occasion de ses « nouvelles fiançailles ».

— C'est un vieux cliché ! fit une mauvaise langue.

Mellon protesta.

— Pas du tout, déclara-t-il, cette fois, c'est sérieux, je l'épouse !...

— Et comment l'appelles-tu, ta Dulcinée ? interrogea un indiscret.

Mais avant que l'interpellé eût trouvé le temps de répondre, l'un des « trois » s'écria spontanément :

— Rosa, parbleu !

Mellon, qui allait parler, resta bouche bée et ouvrit des yeux grands comme des lucarnes.

Alors, ceux qui étaient dans le secret intervinrent à leur tour :

— Mais oui, Rosa, tout le monde sait qu'elle s'appelle Rosa !

Et tout le monde se rendit à l'évidence...

Alphonse Mex.

Conseil judicieux. — Berthe. — Alice et moi, nous ne nous entendons jamais au téléphone.

Son père. — Essayez donc de n'y parler qu'une à la fois !

Astuce de voleur. — Un financier véreux, entendant pendant la nuit du bruit dans ses bureaux, descendit en toute hâte, et voyant un individu qui venait d'ouvrir son coffre-fort, cria : « Au voleur ! »

Ce dernier, sans se décontenancer, lui dit : N'appelez personne, sinon je dis qu'il n'y avait rien dans votre coffre-fort ».

UN MOINS DE DEUX ANS

LES Bigoudi sont de charmantes gens et j'avais autrefois beaucoup de plaisir à aller dîner chez eux, car la cuisine y est soignée, mais depuis qu'ils ont un enfant, il est impossible de les fréquenter.

Ils ne s'occupent plus que de cet odieux petit moutard qu'ils trouvent supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent en ce genre, dans toute la création.

Leur fils « Toto » — je ne crois pas que ce soit là son nom véritable, mais je ne l'ai jamais entendu appeler autrement et ce serait, ma foi, bien dommage qu'ils ne lui laissent pas ce ridicule prénom, pour achever de rendre insupportable cet agaçant petit moucheron — leur fils Toto est, à beaucoup près, le plus haïssable bambin que mes yeux aient vu.

Moi, j'aime les enfants quand on les envoie à la cuisine ou au lit, à mon arrivée ; quand on ne les accepte pas à table quand je suis invité et qu'on ne leur permet pas de dire un mot en présence des étrangers. J'aime les enfants quand ils sont polis, bien élevés, corrects et qu'ils ne sont pas d'odieux petits tyrans qui rendent leurs parents stupides à force d'orgueil et imbéciles à force d'exigences.

Toto n'a pas deux ans. Il est, pour ses parents, un objet d'admiration enthousiaste et de préoccupation constante. Ils ne parlent que de lui, ne s'intéressent qu'à lui et tous les chefs-d'œuvre dûs au génie des hommes les plus illustres ne sont que d'insignifiantes niaiseries quand on les compare à ce petit être dans lequel se mire avec tant de complaisance leur vanité d'auteurs.

Ils vous affirment nettement que l'on n'a jamais vu un enfant aussi beau, aussi bien fait, aussi précoce, aussi intelligent, aussi prodigieux, et, ce qu'il y a de plus comique, c'est qu'ils veulent vous démontrer l'exactitude de leur jugement.

— Si tu avais le don d'observation, tu t'extasierais sur les démonstrations que fournit Toto de son intelligence. Quelle volonté il affirme déjà !

Le petit prodige dont on parlait s'avance sur ces entrefaites et voulut à toutes forces monter sur les genoux du « monsieur ».

Le « monsieur » c'était moi.

Il fallut, bien entendu, en passer par le caprice du moucheron.

La première chose qu'il fit, quand il occupa la position qu'il avait convoitée, ce fut de tirer ma moustache.

— Tiens, me dit son père, saisis-tu qu'il cherche à te faire comprendre que la moustache n'est plus guère de mode et qu'en général on ne la porte plus ?

Après quoi l'adorable bambin s'attaqua à ma chevelure qu'il prit à poignées et qu'il essaya d'extirper.

— Admire la puissance de son raisonnement, fit Bigoudi, son papa est chauve et il a déjà une telle admiration pour son père qu'il ne conçoit pas que l'on se présente avec un aspect extérieur différent du sien.

A ce moment, Toto humecta mes genoux d'une tiède cataracte inattendue.

— Ah ! ça, c'est formidable, c'est prodigieux, s'écria son père, cet enfant a remarqué qu'il pleuvait dehors et c'est sa façon à lui de te faire comprendre que, si tu ne voulais pas être mouillé, tu aurais dû prendre un imperméable...

Suicide. — Cet ignare morticole, grend peupleur de cimetières, vient de s'aliter.

— On dit qu'il n'a voulu appeler aucun confrère: il se soigne lui-même.

— Pauvre diable ! C'est un véritable suicide.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Le but poursuivi par cette publication est de faciliter et de rendre agréable l'étude complémentaire des langues allemande et frnçaise. Demandez un numéro spécimen à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

4 **SOUVENIRS DE VALENTIN**

Le méchant coq.

Les enfants des villes sont exposés à être écrasés sous les voitures, perclus ou étouffés dans la foule ; les enfants de la campagne sont aussi sujets à divers accidents ; partout la vigilance maternelle a de quoi s'exercer.

Elle ne se relâchait guère à mon sujet ; mais qui peut tout prévoir ? Et, par exemple, comment supposer qu'un enfant de quatre ans et demi pouvait avoir quelque chose à craindre d'un coq, et d'un coq habitué à recevoir sa pâture de mes mains ?

Car j'aimais notre basse-cour avec passion ; j'allais y passer des heures à voir les poules becqueter le grain, se vautrer dans la poussière, ou tourner avec angoisse autour du bassin où barbotaient leurs petits canetons ?

Il n'y avait pas quatre pouces d'eau, et mes parents ne craignaient pas que j'y restasse, comme dans la cuve, si par hasard je venais à y tomber.

Tout ce peuple chantant et caquetant s'était si bien accoutumé à ma personne, qu'il me regardait, je crois, comme un citoyen de la république. Si j'arrivais avec le morceau de pain que Louise m'avait donné en attendant le repas, les poules me suivaient, m'obsédaient. Quelquefois même se juchaient sur mes épaules ; il fallait leur céder la moitié de mon pain pour qu'elles me laissassent manger le reste paisiblement.

Un jour, j'étais enfermé avec elles et leur distribuais un peu d'avoine ; cela provoqua une bataille entre deux poules, dont l'une, au plumage roux était ma préférée ; elle fut la plus faible ; je voyais la grise, son ennemie, prête à l'accabler ; j'intervenais en faveur de la rousse, et poursuivis l'autre avec colère.

Le coq trouva mauvais que je me mêlasse des affaires de son ménage. Il se fâcha, et, comme je courais après la poule, il courut après moi : je me sentis piquer les talons.

Alors je me retourne indigné et veux châtier l'insolent, mais il me donne sur la main un coup de bec qui me fait pousser les hauts cris.

Toute la basse-cour est en l'air ; les poules se dispersent, s'envolent, s'accrochent au grillage ; le tumulte général m'ôte le peu de sang-froid qui me reste, et craignant de voir le coq me sauter au visage, au lieu de courir à la porte, je fuis en tournant autour du bassin.

Il se trouvait par hasard, dans l'angle de la basse-cour, une gerbe de paille qu'on y avait déposée pour renouveler celle du poulailler. J'y cours et me cache la figure dans la gerbe, abandonnant le reste de mon corps à la fureur de mon ennemi, qui ne cessait de me piquer les jambes et les bras.

On comprend que, cette fois, pouvant crier, je ne m'en faisais pas faute. Quelqu'un vint ; c'était Louise.

Si le coq n'avait pris la volée devant elle, il aurait payé cher ses actes d'hostilité. Ma bonne le quitta bientôt pour s'occuper de moi, heureusement mes blessures étaient moins graves que nombreuses, au bout d'une semaine j'étais guéri.

Le plus fâcheux fut que, à la suite de cet accident, je devins un peu craintif. Il fallut d'autres luttes, d'autres rencontres, où la victoire me resta, pour me rendre le courage que j'avais perdu dans l'aventure du coq.

(A suivre). *J.-J. Porchat.*

Théâtre Lumen. — Deux films de tout premier ordre composent le programme du Théâtre Lumen : **Jeunesse triomphante,** merveilleux film artistique et dramatique tiré de la légende de Fancesco di Rimini. Comme second grand film: **Le chauffeur de Mademoiselle,** grand succès de gaîté. Vu l'importance du spectacle, l'on commencera, en soirée dès 20 h. 15 précises. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 28 juillet, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Cette semaine le Royal Biograph présente deux programmes absolument différents: du 26 au 28 juillet inclus, avec matinée ce dernier jour dès 14 h. 30: **Oh ! Tom !...** grand film d'aventures du Far-West. Au même programme **L'As de la Publicité,** grande comédie. Du lundi 29 juillet au jeudi 1er août inclus : **La meute féroce,** grand film dramatique. Comme complément **Ambitieuse,** grande comédie dramatique. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

AGENCE IMMOBILIÈRE
VENTES ACHATS
Louis GENEUX, Régisseur, **Lausanne**
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.